

Le père de mon grand-père, pour honorer Dieu, sortait de chez lui très tôt le matin, aux premières lueurs de l'aube. Il se rendait dans un bois en suivant un chemin qu'il était le seul à connaître, jusqu'à un pré situé au pied d'une colline. Arrivé près d'une source, il se mettait devant un grand chêne et chantait en hébreu une prière solennelle, ancienne et secrète.

Son fils, le père de mon père, sortait lui aussi très tôt le matin et se rendait au bois en suivant le chemin que son père lui avait fait connaître. Mais lui, qui avait le souffle court et l'esprit préoccupé, il s'arrêtait avant le pré. Il avait trouvé un beau bouleau, près d'un ruisseau, devant lequel il chantait la prière en hébreu qu'il avait apprise enfant. C'était sa manière d'honorer Dieu.

Son fils aîné, mon père, avait moins de mémoire, était moins religieux et avait une santé plus fragile que son père. Aussi ne se levait-il pas aussi tôt que son père et son grand-père. Il allait juste à côté de chez lui, dans un jardin où il avait planté un petit arbre. Là, il murmurait à peine quelques mots en hébreu, souvent imprécis et pleins de fautes, pour honorer Dieu.

Moi qui n'ai plus ni mémoire ni temps pour prier, j'ai oublié où se trouvait le bois de mon arrière-grand-père, je ne sais plus rien des ruisseaux ou des sources cachées et je ne sais plus réciter aucune prière. Mais je me lève tôt, moi aussi, et je raconte cette histoire à ceux qui veulent bien m'écouter : c'est ma manière à moi d'honorer Dieu.

Cette histoire de la tradition hébraïque des Hassidim d'Europe orientale est moins simple qu'elle n'y paraît. Au premier abord, son sens peut paraître banal. Il s'agit sans doute d'un apologue, d'une histoire qui se veut exemplaire et qui contient un enseignement traditionnel : la mémoire des hommes est fragile, elle ne peut que disparaître. D'une génération à l'autre, semble affirmer le narrateur, tout se perd. Les connaissances qui ne sont pas confiées à un document écrit (par exemple sur une carte qui fixerait le nom du lieu où se trouve le bois près du village, le tracé du chemin, l'emplacement du pré au pied de la colline, celui du chêne devant lequel priait le père du grand-père...) tendent à disparaître – tout comme les détails du chant religieux en l'honneur de Dieu que l'aïeul du narrateur chantait avec tant de soin. Tout lutte contre la mémoire : les mots, tous les mots, même les plus solennels, comme ceux que l'on prononce dans une prière, se perdent sans laisser de trace, semble ajouter notre histoire.

Une autre signification de cet apologue concerne sans doute le statut de l'écriture et l'usage des livres, ou du Livre, comme il est naturel dans la tradition hébraïque, et sa relation avec la mémoire. Sans l'appui du Livre, aucune tradition n'est possible, semble déclarer cette histoire. On pense alors aux traditions orales : à leur fragilité, à la manière qu'elles ont de

disparaître, puisqu'elles ne se soutiennent que par la voix de ceux qui les rapportent. Toute mémoire orale est, inévitablement, mémoire de quelqu'un. Celui qui raconte est constamment en butte aux vicissitudes, souvent tragiques, qui caractérisent toute vie humaine. Celui qui raconte une histoire (y compris *cette histoire*, semble affirmer le narrateur) est mortel. Sa mémoire est destinée à se perdre dans l'oubli, l'incompréhension, l'indifférence. Le narrateur lui-même, qui ne se souvient plus de grand-chose, constitue la preuve de cette perte aussi progressive qu'inéluctable. Celui qui raconte, ici et maintenant, ne sait plus rien. Il a, comme nous aujourd'hui, perdu la sagesse et l'habileté rituelles de son ancêtre.

Cela ne l'empêche pourtant pas – comme il l'affirme lui-même – de continuer à honorer Dieu. Il le fait de manière quelque peu paradoxale, puisqu'il semble vouloir lui rendre un culte en racontant comment la prière qu'il aurait pu réciter a disparu de père en fils, au point qu'il ne peut plus se souvenir que de quelques mots. Ici, le texte ne distingue plus simplement entre parole prononcée et parole écrite. Il introduit une autre distinction, qui concerne deux domaines distincts de l'oralité, entre ce que l'on peut raconter, les histoires, et d'autres formes de parole qu'il faut adresser, de manière solennelle, directement à Dieu. Certains mots sont destinés aux histoires. D'autres mots, beaucoup plus importants pour la mémoire des hommes, sont destinés à la prière. Mais une première contradiction apparaît, puisque le narrateur de l'apologue nous offre la preuve que c'est seulement la narration, et non le chant rituel et ses mots incompréhensibles, qui fait mémoire au sein d'une tradition. Car c'est seulement l'histoire, et non la prière, qui persiste dans la mémoire du narrateur et lui permet de célébrer la gloire de Dieu.

Cette première conclusion (qui confirme toute une école de pensée consacrée à la nature essentiellement narrative de la mémoire) est toutefois loin d'épuiser le sens de notre histoire. Il y a quelque chose dans cet apologue traditionnel qui en contredit le contenu manifeste et qui tend à en changer la signification, l'enjeu, l'équilibre interne. Reprenons au début : le narrateur déclare raconter cette histoire afin d'honorer Dieu. Donc, le narrateur prie : raconter l'histoire – nous explique-t-il – est sa façon de le faire. Il faut en conclure que cette histoire ne se réduit nullement à la narration, transmise de père en fils, d'un épisode de la vie de l'arrière-grand-père du narrateur. C'est aussi quelque chose de très différent : c'est une prière racontée, afin d'honorer Dieu. Même si la récitation rituelle en l'honneur de Dieu laisse ici la place à une histoire qui semble être désormais sans lien avec la divinité, ce récit

(qui se révèle être l'histoire d'une prière disparue de la conscience du narrateur) conserve, grâce à son caractère ironique et ambigu, une efficacité performative certaine. Il suffit de raconter cette histoire, et elle se transforme en prière.

Celui qui raconte célèbre Dieu : la narration et la récitation rituelle – qui constituent les deux grandes branches de la tradition orale – se trouvent dans cet apologue dans une relation d'implication réciproque, qui produit un état d'équilibre parfait. L'histoire d'une prière qui, tout en disparaissant de la mémoire, se transforme en pure narration y est reconnue, à la fin, comme la meilleure des prières. Ainsi, quand le narrateur déclare que tout se perd, il affirme au contraire que quelque chose d'essentiel persiste. L'acte énonciatif, la célébration réalisée par la parole semble se soutenir sur une sorte de filigrane mental du texte, sur une charpente invisible qui résiste aux flétrissures du temps. Chaque nouveau narrateur pourra décrire de manière différente la prière énoncée devant l'arbre. Il pourra ajouter une remarque, modifier un détail, changer des mots. Cette charpente invisible (qui est sans doute liée à l'intention de célébrer la gloire de Dieu) restera intacte.

C'est donc la valence performative de la prière, l'acte de célébration par la parole, et non le contenu de l'histoire, qui persiste réellement dans la tradition. C'est donc l'acte rituel, et non la forme narrative, qui rend cette histoire mémorable. Le jeu s'inverse et nous découvrons que la surface de cet apologue ressemble à l'une de ces illusions graphiques qui contiennent simultanément deux images : tel ce dessin mal esquissé qui revient souvent dans les *Recherches philosophiques* de Wittgenstein et qui montre, selon le point de vue que l'on adopte, soit la tête d'un lapin, soit celle d'un canard au bec entrouvert (fig. 1).

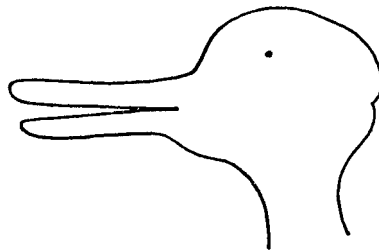


Fig. 1. Une illusion visuelle : le lapin-canard.